

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES. DRAMES : L'ami d'Édouard (*suite*);
Le singe et le menuisier. — VARIÉTÉS : Morrill; Paroles de
Maurice de Saxe; Ce qu'on aime à douze ans.

CONTES, HISTORIETTES. DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

II. Le chinois Yaw.

Deux chariots massifs entraient en ce moment dans la cour. Ces chariots, trainés par des buffles noirs, aux cornes monstrueuses, à l'œil hagard, étaient chargés de feuilles de bétel¹ qu'on venait de récolter. Plusieurs hommes conduisaient les attelages indociles et en tête du convoi marchait en se dandinant le Chinois Yaw, le chef des cultures de M. Palmer.

Yaw, avec sa figure jaune et bouffie, ses yeux bridés, ses moustaches pendantes, sa tête rasée et sa queue démesurée qui s'échappait de dessous un chapeau de paille pointu, avait tout à fait l'aspect de ces *magots* que les importations de porcelaine chinoise ont popularisés parmi nous. Il était simplement vêtu d'un caleçon et d'une chemise bleue; mais le sourire continu épanoui sur sa large face ne contribuait pas peu à le rendre ridicule aux yeux des Européens. Le caractère de Yaw n'était guère plus attrayant que son physique. Comme la plupart de ses compatriotes, le chef des cultures

de l'habitation était poltron, menteur, fripon, d'une avarice sordide, et il aurait un peu trop aimé à fumer de l'opium, si l'opium n'eût pas été si cher. En revanche, Yaw était un excellent agriculteur, sobre, travailleur, toujours le premier et le dernier à la besogne; et ces mérites, joints à son inaltérable gaieté, rendaient les maîtres indulgents pour ses défauts de race.

A peine Anna l'eut-elle aperçu, qu'elle l'appela précipitamment; le Chinois s'approcha en se dandinant et en ricanant, selon son habitude. Alors Mlle Surrey se pencha sur la balustrade de la galerie, et, employant une espèce de patois en usage parmi les habitants de la colonie et qui se composait de toutes sortes de langues, elle lui demanda s'il n'avait pas aperçu dans les plantations le petit Édouard et la négresse Maria.

Le magot branla la tête :

« Oui, oui, répliquait-il, Yaw a vu Édouard et Maria.

— Où étaient-ils ? où allaient-ils ? demanda miss Surrey avec anxiété.

— Du côté de la forêt. Maria ne voulait pas, Édouard voulait. Édouard est petit, mais il est le maître, et ils y sont allés.

— Dans la forêt ! s'écria Anna en joignant les mains; mais n'a-t-on pas vu rôder un tigre de ce côté ?

— Eh ! eh ! oui, le tigre rôde en effet, dit le Chinois en riant toujours; aujourd'hui, pendant que nous travaillons dans les champs, les buffles se mettaient en

garde à chaque instant, comme ils font quand ils sentent la drogue abominable, d'un usage presque général dans les îles de la Malaisie, et qui se mâche comme le tabac dit *à chiquer*.



Le Chinois Yaw. (Page 257.)

1. Le bétel est une plante grimpante de la famille du poivrier; mélangée à la noix d'arak et à la chaux vive, elle forme le *siri*,

tent le tigre dans le voisinage, et ils mugissaient, et ils regardaient vers le bois... Yaw avait bien peur, mais beaucoup de buffles sont plus forts que le tigre. »

La pauvre enfant ne put plus modérer son effroi.

« Oncle Palmer, bonne tante, s'écria-t-elle, entendez-vous?... Édouard... le tigre!... »

Mais le planteur et sa femme n'avaient pas perdu un mot de cet entretien. Richard s'était subitement redressé, et Élisabeth, si faible tout à l'heure, s'était élancée toute frémissante de son siège.

« Mon fils... mon Édouard! s'écria-t-elle.

— Paix, Élisabeth! Paix, Anna! dit Palmer avec autorité, quoique sa voix n'eût pas la fermeté ordinaire; il y a là quelque malentendu sans doute... Laissez-moi questionner cet homme. »

Et s'adressant au Chinois dans ce jargon bizarre qui servait de langue commune aux habitants du Nouveau-Drontheim, il lui adressa des questions péremptoires. Yaw répondit, sans cesser de sourire et de se dandiner, qu'il avait vu, une heure auparavant, Édouard et Maria se diriger vers la forêt, où l'on avait signalé dans la journée la présence d'un tigre.

« Maudite négresse! gronda le colon, s'il arrive malheur à mon fils, elle mourra sous le bâton.

— Maria ne voulait pas y aller, reprit Yaw; mais Édouard s'est enfui en courant et la négresse l'a suivi.

— Mais toi, Yaw, pourquoi ne les as-tu pas avertis qu'il était dangereux en ce moment de s'approcher de la forêt?

— Yaw était loin, et il travaillait à rentrer le bétail... Le travail est d'or, comme dit le sage; et puis petit Édouard est volontaire... il n'eût pas écouté Yaw.

— Il eût fallu les ramener de force; pourquoi n'es-tu pas allé le chercher dans le bois?

— Eh! eh! eh! le tigre aurait mangé Yaw.

— Lâche imbécile! s'écria Palmer avec indignation, tu mériterais... »

Mais, jetant un regard sur la figure hébétée de son interlocuteur, il se souvint à qui il parlait; il se détourna donc d'un air de dégoût, et quitta la verandah.

Il entra dans un cabinet rempli d'armes de toute espèce, s'empara d'un fusil double, et passa une paire de pistolets d'arçon dans sa ceinture. Comme il se retournait pour sortir, il aperçut sa femme et Anna qui l'avaient suivi.

« Richard, où allez-vous? demanda Élisabeth.

— A la recherche de ce malheureux enfant; il n'y a là sans doute qu'une nouvelle espièglerie d'Édouard; ne vous alarmez pas.

— Richard, je veux vous accompagner.

— Et moi aussi! s'écria la petite Anna, je veux aller au secours d'Édouard. »

Palmer ne put retenir un sourire.

« Les beaux auxiliaires que j'aurais là! dit-il en haussant les épaules; allons! Élisabeth, pas de folies! poursuivit-il d'un ton d'autorité; j'espère encore que tout ceci finira par une verte semonce donnée à cet enfant indocile et à son imprudente gouvernante.

— Du moins, Richard, faites armer les domestiques et emmenez-les avec vous.

— Bah! ce serait du temps perdu, et puis ils sont si poltrons!... un seul pourrait réellement m'être de quelque utilité, c'est le Malais Tueur-d'Éléphants; se trouve-t-il à l'habitation en ce moment?

— Hélas! non, mon oncle, dit Anna en pleurant; je

l'ai vu tout à l'heure descendre au village, où il doit y avoir un combat de coqs. Quant à l'autre Malais, que l'on appelle Fumeur-d'Opium, il a conduit son troupeau de chèvres dans la montagne.

— Eh bien! donc, j'irai seul.

— Mon ami, mon cher Richard!

— Mon bon oncle! »

Anna et Élisabeth l'enlacèrent dans leurs bras. Il essayait de se dégager de ces étreintes, quand une porte intérieure s'ouvrit, et Mme Surrey entra précipitamment. La mère d'Anna était une femme de quarante ans, d'un excellent cœur, mais aussi calme, aussi raisonnable, qu'Élisabeth était nerveuse et craintive.

Palmer lui dit rapidement :

« Vous savez ce qui arrive, ma sœur; veillez sur ces pauvres créatures et empêchez-les de commettre des imprudences. Je vous ramènerai bientôt l'étourdi qui est cause de cette alerte; je vous le promets... Allons, que personne ne bouge, je le veux! »

Il s'élança hors de la maison, et bientôt on le vit descendre l'avenue en courant.

Palmer était robuste, adroit, plein de courage; d'ailleurs, les événements de la nature de celui qui se présentait n'étaient pas très-rares dans sa vie aventureuse. Aussi, n'eût été sa tendresse pour l'imprudent Édouard, eût-il envisagé tranquillement la possibilité d'avoir à lutter seul contre un formidable tigre royal. Mais, avant même qu'il eût quitté l'avenue, la Providence lui envoya un puissant auxiliaire dans la personne du Malais Tueur d'Éléphants, celui de ses domestiques dont le concours pouvait être le plus efficace. Comme il allait s'engager au milieu des cultures, il aperçut tout à coup le Malais qui, accompagné de sa fille, revenait à l'habitation.

Tueur-d'Éléphants était de la race des Battas, nation sauvage et guerrière qui habite l'intérieur de l'île et passe encore aujourd'hui pour anthropophage. Il était chargé, à l'habitation Palmer, de la garde et de la direction d'un troupeau de buffles privés, et sa fille surveillait la laiterie. Tous les deux habitaient une case sumatrienne dans la cour de la ferme. Toutefois, ces fonctions de Tueur-d'Éléphants, chez M. Palmer, étaient à peu près nominales, car la plupart du temps les buffles, attelés aux fourgons et aux charrues, travaillaient dans les champs, et quand ils revenaient le soir, ils étaient soignés par l'autre Malais, appelé Fumeur d'Opium, à qui était déjà confiée la garde du troupeau de chèvres.

Le véritable emploi de Tueur-d'Éléphants, à l'habitation, était celui de chasseur pour le compte de ses maîtres. Armé d'un long et pesant fusil, il parcourait habituellement les montagnes environnantes, parfois même il s'enfonçait dans la forêt voisine pour abattre des dindons sauvages, des faisans et des daims qui servaient aux repas de la famille. Il était aussi parvenu à tuer plusieurs éléphants, et, selon l'usage de sa nation, il avait ajouté à son nom malais le surnom sous lequel on le connaissait. Mais il avait tué encore plus de tigres que d'éléphants, et ces victoires lui donnaient auprès de ses compatriotes une réputation tout à fait exceptionnelle.

Les Malais de Sumatra, en effet, sont soumis à des superstitions grossières, et une de ces superstitions consiste à croire que les âmes de leurs ancêtres défunts ont passé dans le corps des tigres; c'est de là qu'ils ap-

pellent *ninis* ou grands-pères ces terribles animaux. Avec une pareille croyance, ils doivent avoir peu de goût pour la chasse du tigre, car ils sont toujours en droit de voir un aïeul paternel ou maternel dans la bête féroce qu'ils vont frapper. Aussi ces hommes, si braves et si féroces eux-mêmes, essayent-ils rarement de lutter contre les *ninis*. C'est en vain qu'ils sont décimés par eux, la superstition l'emporte, et ils ne font aucune résistance. Bien plus, quand le tigre entre dans un village, les habitants poussent la folie jusqu'à mettre du riz et des fruits devant leur porte, dans l'espoir que ces offrandes toucheront leur sanguinaire persécuteur.

Il serait donc interdit à un Malais de chasser le tigre, si sa religion elle-même n'avait déterminé un cas où cette chasse est permise; c'est celui où les tigres auraient dévoré un des plus proches parents du chasseur. Or, Tueur-d'Éléphants était précisément dans ce cas; sa propre mère avait été dévorée par un de ces monstres, un jour qu'elle se reposait tranquillement devant sa porte. Le fait étant bien constaté, il pouvait en toute sûreté de conscience envoyer une balle ou une flèche empoisonnée à tous les « grands-papas » qui se trouveraient sur son chemin.

Du reste, Tueur-d'Éléphants avait un caractère sombre et insociable. Il était taciturne, faux, cruel, vindicatif; on ne l'avait jamais vu sourire, il n'avait jamais adressé une parole affectueuse à qui que ce fût. Sa fille elle-même ne paraissait lui inspirer aucun sentiment de tendresse; il la traitait plutôt en esclave qu'en enfant aimée dont il devait protéger la faiblesse. Il ne trouvait de plaisir qu'à la chasse des bêtes féroces, aux rixes, aux batailles, ou bien aux jeux de hasard et aux gageures. Son bonheur surtout était d'assister à ces combats de coqs si chers aux Malais. Lui-même élevait des coqs dont il excitait sans relâche l'humeur sanguinaire, et on le rencontrait rarement sans qu'il eût son champion sous le bras. Jamais Tueur-d'Éléphants n'avait montré de pitié que pour son coq de combat, quand toutefois celui-ci avait remporté la victoire; alors il pansait ses blessures, il lui donnait les soins les plus assidus. Mais si la bête avait été lâche ou avait été vaincue, souvent le Malais, dans sa fureur, n'hésitait pas à la frapper de son criss ou à la déchirer de ses propres mains.

Au physique, Tueur-d'Éléphants, quoique plein de vigueur, était de taille moyenne et mal conformé. Il avait la peau cuivrée, le front étroit et bas, les pommettes des joues saillantes, les yeux enfoncés, fauves, étincelants. Son nez était aplati, et de sa large bouche, qui laissait voir des dents noires, brûlées, limées en pointe, s'échappait continuellement cette salive épaisse et sanguinolente que produit l'usage du bétel. Son habillement consistait en un pantalon rayé tombant à mi-jambes, et en une veste à manches courtes qui laissait à découvert ses bras tatoués. Une espèce d'écharpe, appelée *cayan sarong*, qui se drape comme le plaid écossais, recouvrait une de ses épaules. Il avait pour coiffure un mouchoir de couleur roulé autour du front, et cette sorte de turban laissait passer par en haut quelques mèches de cheveux roides et incultes. Ses jambes et ses pieds étaient nus. Deux criss à lame dentelée pendaient à sa ceinture et complétaient cet équipement barbare.

Sa fille, qui marchait à ses côtés sans qu'il parût y prendre garde, était svelte, bien faite, et quoique sa

figure présentât les signes indélébiles de sa race, elle était assez jolie. Sa mise ne manquait pas de grâce : elle consistait en une espèce de veste de coton rayé, descendant jusqu'aux hanches, et en un *badjou* ou jupon que retenait autour de la taille une ceinture brodée; une pièce de coton diaphane appelée *salendag* lui servait d'écharpe ou de voile. Ses cheveux noirs, magnifiques, étaient massés à la chinoise sur le derrière de sa tête, et retenus par de longues épingles d'écaille. Elle avait aux bras et aux jambes des anneaux d'argent. Elle excellait dans la danse de l'Echarpe, la plus jolie danse de son pays, et, pour constater ses triomphes, on l'appelait Légère, nom qui lui était resté à l'habitation comme dans la colonie. Par malheur, le bétel, dont les Malaises font usage aussi bien que les hommes, avait dévasté sa bouche; mais ses dents noires et décharnées étaient un mérite de plus pour ses compatriotes, ceux-ci craignant surtout d'avoir des dents blanches et bien rangées, qu'ils appellent dédaigneusement « dents de chien. »

Au moment où Palmer rencontra le père et la fille, ils revenaient, comme nous l'avons dit, d'un combat de coqs, et Tueur-d'Éléphants portait sous le bras son coq tout déplumé, tout hérissé, tout sanglant, mais vainqueur sans doute, à en juger par les caresses dont son maître le comblait. On pouvait encore lire sur le visage du Malais les violentes émotions que lui avaient causées les péripéties de la lutte, car tout est matière à énergiques secousses dans ces organisations de feu. Par moments, son œil brillait encore de féroce à souvenir de quelque épisode du combat, et une légère écume n'avait pas disparu des coins de sa bouche. Néanmoins, ces impressions passées faisaient place maintenant à une expression de triomphe et d'avidité satisfaite. Légère cheminait en chantonnant un air de danse sur un mode bizarre, mais plein de douceur.

A la vue de Palmer, le Malais s'arrêta tout à coup, non qu'il voulût donner au chef de l'habitation une marque de respect, contraire à ses habitudes d'indépendance, mais il devinait, à la contenance du colon, aux armes dont il était chargé, qu'il s'agissait d'un événement extraordinaire, et il éprouvait la curiosité passionnée du sauvage. Palmer lui apprit en peu de mots à quels périls on croyait exposés Edouard et la négresse.

Cette nouvelle toucha Tueur-d'Éléphants plus qu'on n'aurait pu s'y attendre.

« Edouard!... le tigre! » répliqua-t-il d'une voix gutturale; je vais chercher mon fusil. »

Et il voulut courir vers l'habitation. Palmer le retint.

« Ton fusil? dit le colon, c'est inutile. Prends le mien, car le temps presse; mes pistolets me suffiront. »

Tueur n'hésita pas; il confia le coq à sa fille, en lui recommandant le valeureux animal; puis il saisit l'arme que lui présentait M. Palmer, et ils se mirent en marche rapidement vers les cultures. Quant à Légère, après avoir enveloppé le précieux volatile dans les plis de son sarong, elle continua sa route en chantant vers l'habitation. Elle avait pourtant fort bien entendu qu'il s'agissait pour son père et pour son maître d'aller attaquer un tigre qui peut-être avait déjà dévoré Edouard et la négresse; mais cet événement lui paraissait chose si simple, qu'elle ne jugeait pas à propos de faire trêve pour si peu à son expansive gaieté.

III. La négresse.

Palmer et le chasseur s'engagèrent au milieu des champs de poivre et d'indigo, des plantations d'arbres à pain et de cocotiers, coupant droit devant eux pour

atteindre la forêt au plus vite. Ils ne se parlaient pas, mais ils avaient une égale impatience d'arriver. Ce n'était pas seulement l'amour du combat et du danger qui excitait l'ardeur de Tueur-d'Éléphants; si peu



Ce chariot était traîné par des buffles aux cornes monstrueuses. (Page 257, col. 1.)

croyable qu'eût paru le fait à quiconque connaissait cet homme de fer, étranger aux affections douces, aux sentiments de la nature, il aimait réellement Édouard, autant du moins qu'il pouvait aimer. Non pas que les grâces de l'enfant, sa vivacité, sa tendresse pour ses parents et ses proches eussent touché l'âme du Batta anthropophage; de pareilles qualités ne pouvaient produire la moindre impression sur lui; il eût vu sans s'émouvoir déchirer la gracieuse Mme Palmer, la bonne Mme Surrey ou la timide Anna. Ce qui lui plaisait dans le fils de son maître, c'étaient les défauts.

Nous avons dit en effet qu'Édouard, quoique excellent au fond, était remuant, indiscipliné, téméraire; qu'il aimait surtout les exercices du corps, le maniement des armes, les escapades aventureuses. Tout cela ravissait Tueur-d'Éléphants; il trouvait dans cet espiègle tapageur les qualités qui, suivant lui, promettaient

un vaillant guerrier. D'ailleurs Édouard, avec les goûts de cruauté naïve qui se manifestent chez les enfants et que son genre de vie dans ce désert tendait à développer encore, partageait la passion du Malais pour les combats de coqs; il employait tous les moyens afin

qu'on lui permit d'assister à ces luttes acharnées où les deux champions emplumés restaient parfois sur le carreau. Lui-même avait offert au Tueur, peu de mois auparavant, un jeune coq d'espèce rare que lui avait donné le major Grudmann, le gouverneur de l'île, et ce coq était mort très-bravement au champ d'honneur. Un pareil cadeau avait plus charmé le sombre Batta qu'une poignée de piastres portugaises et



Allons, Elisabeth, pas de folies! (Page 258, col. 1.)

de roupies indiennes, et son affection avait grandi pour son jeune maître de toute la vaillance du coq défunt.

Sans cesser de marcher, Palmer poussait par intervalle des cris d'appel, mais personne ne répondait. La

nuits allait tomber et la campagne commençait à devenir déserte. Les travailleurs rentraient dans les habitations, et la nouvelle de l'arrivée d'un navire avait sans doute hâté leur retour au Nouveau-Drontheim. D'ailleurs, on approchait de la forêt, et ce voisinage paraissait particulièrement dangereux à cette heure de la soirée.

La forêt dont il s'agit en effet ne ressemblait en rien aux forêts de l'ancien continent, et elle justifiait pleinement l'effroi qu'elle inspirait. Nul ne pouvait dire quelle était son étendue; on savait seulement que des malheureux, égarés dans ses profondeurs, avaient erré pendant plusieurs mois sans en trouver la fin. A la vérité, elle était, aussi bien que les hautes montagnes qui environnaient la colonie, un motif de sécurité pour les habitants du Nouveau-Drontheim, car les nations féroces du centre de l'île ne pouvaient franchir cette puissante barrière; et, dans ce pays, où tout est hostile à l'homme, ce qu'il y a de plus à redouter encore, c'est l'homme lui-même; mais cet avantage était compensé par des inconvénients et des dangers sans nombre.

D'abord, les exhalaisons qui se formaient sous cette épaisse voûte de feuillage, parmi les détritiques d'arbres pourris et de feuilles en décomposition, dans la tourbe et les marécages, contribuaient pour leur part à l'insalubrité du canton. Puis, tous les monstres, dont la contrée abonde, s'élançaient de là comme d'un fort, pour faire des victimes ou opérer des ravages. Tantôt des rhinocéros ou un troupeau d'élé-

singes grands et petits dépouillait de leurs fruits, en quelques heures, tous les arbres des jardins. Parfois,

comme dans la circonstance présente, c'était un de ces tigres appelés *mangeurs d'hommes*, qui venait rôder sur les terrains cultivés et enlever les promeneurs imprudents; ou bien un gigantesque boa, qui saisisait à l'improviste quelque animal domestique dans ses terribles replis.

Souvent les colons prenaient les armes pour punir ces méfaits ou les empêcher de se reproduire; mais la forêt était encombrée de lianes et d'autres plantes grimpantes ou épineuses, entrecoupée de troncs renversés et de fondrières; les gens les plus habitués à ces sortes d'excursions n'osaient s'aventurer plus loin que deux ou trois milles. Sur la lisière de la forêt seulement, les arbres étaient moins serrés, et il existait quelques sentiers battus, car les colons, ayant eu besoin de bois pour leurs constructions, avaient largement joué de la hache de ce côté. Mais ces éclaircies ne s'éten-

daient pas bien avant, et la puissante végétation équatoriale tendait à les effacer chaque jour. Au bout de quelques centaines de pas, le sentier disparaissait, et puis c'était le désert, la solitude, le domaine des bêtes féroces; la mort sous toutes les formes menaçait incessamment l'homme assez hardi pour s'y hasarder.

Tel était le lieu redoutable où l'on avait vu disparaître le faible enfant et sa gouvernante. Palmer et le Malais continuaient de pousser par intervalles des cris d'appel que l'écho leur renvoyait d'une ma-



Tueur-d'Éléphants et sa fille Légère. (Page 259, col. 1.)



Gardez-le.... sauvez-le.... (Page 262, col. 1.)

phants sauvages venaient la nuit fouler aux pieds les récoltes, saccager les plantations; tantôt une bande de

nière funèbre; enfin pourtant, comme ils approchaient du bois, ils eurent la satisfaction d'entendre des voix

répondre aux leurs. « Ce sont eux, dit le colon en respirant avec effort. Dieu soit loué ! nous arrivons à temps. »

Mais ces espérances étaient prématurées : au moment où Palmer achevait ces paroles, les cris éloignés prirent tout à coup un autre caractère, puis ils furent dominés par un rugissement effroyable qui fit trembler la campagne. Richard et son compagnon préparèrent instinctivement leurs armes. Le colon avait pâli ; par-dessus l'appel pressant de son fils, il avait reconnu le rauquement du tigre.

« Courons ! » dit-il.

Et ils s'élancèrent de toute leur vitesse ; mais comme ils s'engageaient sous les premiers arbres de la forêt, ils virent la négresse Maria accourir au-devant d'eux, emmenant en toute hâte le petit Édouard. L'un et l'autre poussaient des cris de terreur, comme s'ils eussent été poursuivis par un ennemi invisible.

A la vue de son maître, la jeune et robuste négresse, qui, les vêtements en désordre et les yeux démesurément agrandis par l'épouvante, semblait dévorer l'espace, poussa l'enfant vers Palmer, et dit d'une voix entre coupée :

« Gardez-le.... sauvez-le.... Petit massa n'avoir aucun mal. »

Et, succombant à la violence de ses émotions, elle tomba presque évanouie sur l'herbe.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

LE SINGE ET LE MENUISIER

FABLE.

Un menuisier était assis sur une pièce de bois qu'il sciait ; un singe le regardait.

Le menuisier, pour manier la scie avec plus de facilité, avait deux coins qu'il mettait dans la fente alternativement, à mesure qu'il avançait son ouvrage. Par hasard, le menuisier quitta son travail et alla à quelque affaire.

Le singe, pendant son absence, monta sur la pièce de bois, et s'assit de manière que sa queue pendait au travers de la fente. Quand il eut ôté le coin qui écartait les deux côtés sciés, sans mettre l'autre auparavant, les deux côtés se resserrèrent si fortement, que sa queue en fut meurtrie et écrasée. Il fit de grands cris, et, en se lamentant, dans le fort de sa douleur :

« En ce monde, dit-il, il faut que chacun fasse son ouvrage ; on ne peut que gâter celui d'un autre en se mêlant de le faire à sa place ; mon métier est de manger des fruits, pourquoi me suis-je mêlé de vouloir scier ? Il en arrivera autant à ceux qui tomberont dans la même faute que moi. »

Dans le temps qu'il s'adressait cette admonestation à lui-même, le menuisier survint et vit le singe en ce pitoyable état.

« Voilà, dit-il, ce qui arrive à qui se mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentissage. »

Et, avant de le délivrer, il le battit rudement, puis le chassa.

(Traduit du sanscrit.)

VARIÉTÉS.

MORRILL.

En 1860, une expédition partit du sud de l'Australie avec le dessein de pénétrer dans l'intérieur du conti-

ment, à la recherche des célèbres voyageurs australiens Burke et Wills. Le compte rendu de cette expédition a été publié dernièrement dans un volume intitulé : *Voyage de Mac-Kinley et autres à travers l'Australie*. Un chapitre de ce livre contient l'étrange et intéressante relation des aventures d'un certain James Morrill. L'histoire entière de la colonisation de la Nouvelle-Hollande n'offre pas une page plus saisissante. Nous allons tâcher de la reproduire.

A l'extrémité du pays colonisé par les blancs, dans le voisinage de la rivière appelée Burdokin, des bergers faisaient paître un immense troupeau de moutons, lorsqu'ils virent accourir à eux un homme d'un aspect étrange. Bien qu'à peu près nu et d'une couleur jaune rouge, il était évident que cet homme n'était pas originaire du pays. Les bergers s'étant précipités sur leurs armes, dans l'appréhension d'un danger possible, il leur cria dans une langue qui ressemblait à de l'anglais, qu'il était leur compatriote. Le premier moment de surprise passé, il leur expliqua qu'il y avait dix-sept ans qu'il vivait chez les indigènes de l'intérieur du pays ; qu'il était le dernier survivant de l'équipage et des passagers du navire *le Péruvien* naufragé en 1846 sur un récif de la côte. Il ajouta qu'il s'appelait James Morrill et était né près de Maldon, dans le comté d'Essex, en Angleterre.

Les deux bergers l'accueillirent de leur mieux, et la nuit suivante, le conduisirent à une petite ville voisine nommée *Port-Denison*. Là, ses récits furent l'objet de l'intérêt public ; une souscription à son profit servit d'abord à lui procurer des vêtements, puis à lui donner les objets les plus essentiels à la vie. Ses aventures peuvent se résumer ainsi :

Le capitaine du *Péruvien* venait d'être prévenu de la présence de brisants, symptômes de l'existence de dangereux récifs de coraux dans ces parages. Malgré les dispositions prises aussitôt, le navire fut entraîné dans les remous et bientôt le sinistre arriva. C'était pendant la nuit ; une tempête épouvantable régnait dans le moment ; une lame avait emporté les deux canots du navire, et avec eux le second et le lieutenant. Jetés sur les rochers, les gens du navire reconnurent bien vite qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la prompt construction d'un radeau. On se mit à l'œuvre ; le radeau terminé fut mis à flot et chargé des vivres les plus indispensables : une lame le jeta si violemment contre les parois extérieures du navire qu'il se brisa en deux, divisant de la sorte 14 hommes de l'équipage et 7 passagers qui déjà avaient pu y prendre place. Des efforts surhumains parvinrent à rapprocher les morceaux, et la lame les avait poussés déjà bien loin du navire lorsque les naufragés purent se croire tous en sûreté sur ces débris rajustés et mal joints. Pendant quarante-deux jours ces malheureuses créatures furent ballottées par les flots ; tantôt l'un, tantôt l'autre étaient arrachés de dessus ce frêle esquif et périssaient misérablement. Enfin, après cette longue agonie, le radeau vint échouer sur la côte nord du cap Cleveland. Les survivants ne sauvèrent leur vie qu'en mangeant la chair de trois requins pêchés au milieu de la bande qui suivait avec obstination le radeau, alléchée par les cadavres qu'on était obligé de jeter de temps en temps à la mer.

Une fois à terre, les coquillages de la plage leur ser-

virent de nourriture pendant une quinzaine de jours : mais, découverts par les naturels du pays, une autre existence allait commencer pour eux. Des vingt et une personnes qui avaient confié leurs jours au radeau, quatre seulement survivaient : le capitaine, sa femme, Morrill et un enfant. L'examen que la curiosité des naturels leur fit subir fut douloureux pour eux. De la tête aux pieds leur corps était un objet d'étonnement. Cependant après bien des hésitations et des pourparlers, ces sauvages finirent par les emmener dans leur tribu, qui n'était pas fort éloignée du lieu où ils avaient abordé.

Là l'examen recommença, et la couleur blanche de leur peau semblait produire un étonnement auquel la frayeur n'était pas étrangère. Le bruit de l'arrivée de gens si extraordinaires chez ces nations primitives se propagea rapidement. Les jours se succédaient et la curiosité ne se rassasiait pas. De toutes les tribus dalentour on venait voir ce phénomène effrayant et sur-naturel de quatre êtres humains à peau blanche.

La bienveillance des naturels à qui ils avaient affaire se borna à ne pas les tuer ; bientôt il fallut que ces infortunés se missent à la recherche des racines dont se nourrissaient les gens du pays et vécussent, à la grâce de Dieu, au milieu de ces sauvages qui leur laissaient la liberté de leurs mouvements, tout en veillant à ce qu'il ne s'éloignassent pas trop. Les privations et les souffrances qu'ils endurèrent ne peuvent se raconter. La femme du capitaine était surtout à plaindre. Lorsque la malheureuse créature se vit complètement nue, la souffrance morale se joignit à la souffrance physique, et les tortures finirent ce que les éléments avaient commencé. Deux ans après l'échouement du radeau sur le cap Cleveland, Morrill seul vivait encore. Cet homme de fer put s'habituer aux mœurs et aux coutumes des sauvages.

Ce que Morrill raconte de la vie des tribus de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande est intéressant à plus d'un titre. Ils sont barbares, dit-il, cruels et traîtres ; il existe parmi eux une espèce de compagnonnage qui leur fait reconnaître leurs amis et leurs ennemis particuliers. Lui-même eut des amis et des ennemis ; plus d'une fois il serait tombé dans les embûches de ceux-ci, si ceux-là n'eussent veillé sur lui. Il confirme ce fait déjà trop certain des habitudes de cannibales des hordes nombreuses qui peuplent l'intérieur de ce continent ; seulement ses allégations jettent un jour tout nouveau sur le point de vue auquel il faut envisager l'anthropophagie en Australie. La férocité n'est pour rien, à ce qu'il dit, dans l'habitude de se manger les uns les autres. Les Australiens ne mangent que leurs chefs ou leurs amis les plus chers après leur mort ; par cela ils croient s'approprier quelques-unes des vertus ou des qualités du défunt.

Des années se passèrent avant que Morrill, dont la tribu n'était pourtant pas très-loin des établissements anglais, entendit le moindre récit concernant ses compatriotes. Plus d'une fois il crut s'apercevoir que les sauvages avaient ensemble de longs entretiens dans lesquels il pouvait être question du voisinage inquiétant des blancs ; mais ses gardiens faisaient toujours en sorte qu'il ne pût comprendre exactement ce dont il était question.

Cependant un jour le hasard le favorisa ; il apprit (deux ans avant sa délivrance) que des hommes de sa couleur venaient de fonder un établissement sur la rivière

Bowen. Il eut la présence d'esprit de sembler ignorer cette particularité. A de certains signes, mots et étonnements des sauvages, Morrill comprit encore que le flot de la civilisation approchait. Il dissimula de son mieux. Il aurait tenté d'échapper à la surveillance de ses amis, mais la présence des ennemis de sa tribu dans le voisinage le retint toujours. Une singulière circonstance devait changer encore sa destinée.

Par curiosité, paraît-il, les tribus se l'étaient prêtée de l'une à l'autre. Un certain jour, par une raison qu'il ne peut dire, on le fit passer chez une tribu amie, demeurant dans le voisinage de la rivière Burdekin. De loin, il vit venir boire à cette rivière, des bestiaux dont l'existence lui révéla la présence des blancs. Une autre fois, caché derrière des broussailles, il vit encore des bestiaux venir boire dans le Burdekin, mais alors accompagnés d'un homme avec un fouet. Dès ce moment, son plan fut arrêté. Une dernière crainte le retenait pourtant ; quel parti les blancs lui feraient-ils ? Si on allait le prendre pour un sauvage ? Si la terreur armait les bras dans lesquels il voulait se jeter ? Mourir pour mourir, se dit-il un jour, il faut mieux en finir. Résolu, il s'échappe, arrive devant les deux bergers. Il était délivré. (*Extrait du Journal pour tous.*)

PAROLES DE MAURICE DE SAXE.

Le célèbre maréchal de Saxe vit approcher le dernier moment de sa brillante carrière avec cette tranquillité, cette présence d'esprit qui le caractérisaient au milieu des combats, et qui décelaient la fermeté de sa grande âme. Apercevant le médecin du roi qui venait le visiter souvent de la part du monarque, pour sauver, s'il était possible, des jours si précieux à la France, il jeta sur lui un regard tranquille et amical tout ensemble, et lui dit :

« Mon ami ! me voilà donc à la fin d'un beau rêve ! Et tel est le sort des grandeurs humaines : ce ne sont que de beaux songes. » A.

CE QU'ON AIME À DOUZE ANS.

J'aime Pétiole blonde Sous un beau ciel d'été ; Le soleil qui féconde Notre terre, et l'inonde De clarté !	De la ferme voisine J'aime les gras troupeaux, Et la chèvre lutine Qui se suspend, mutine, Aux coteaux !
J'aime de l'alouette La voix, dans le lointain, Et de l'humble fauvette La vive chansonnette Au matin !	Puis, j'aime avec tendresse Mon brave chien Griffon, Qui me suit, me caresse, Et protège sans cesse La maison !
J'aime encore de la rose Le coloris vermeil, Le papillon qui cause Avec la fleur mi-close, Au réveil !	J'aime mon petit frère, Doux ange caressant, Et ma bonne grand'mère, Gardienne tutélaire De l'enfant !
J'aime l'eau murmurante Sous le saule et les jones, La cigale qui chante, Dans la plaine brûlante, Les moissons !	J'aime de mon vieux père L'ineffable bonté Qui, de son front sévère, Adoucit et tempère La fierté !

J'aime sur cette terre
Tout ce que Dieu fit beau !
Mais rien comme ma mère,
Qui m'aima la première
Au berceau !

M^{me} GAËL.



Ce qu'on aime à douze ans.